

Donalee Williams, pasteure

Nommée par le Consistoire de Yellowhead (Synode de l'Alberta et des Territoires du Nord-Ouest)

Énoncé biographique

J'ai neuf ans. Je suis à l'étage du presbytère, là où mon père a son bureau. C'est le jour du bulletin. Je suis fascinée par le son rythmé de la Gestetner (l'ancêtre du photocopieur) actionnée manuellement par mon père et par l'odeur caractéristique de l'encre sur ses mains. J'espère qu'il me demandera de plier les bulletins, car je veux à tout prix apporter ma contribution. Malgré le bruit de la machine, je peux entendre la musique de ma mère qui vient d'en bas : elle reçoit un élève de piano ou joue l'hymne de la chorale de jeunes que nous pratiquerons bientôt pour dimanche.

Qui suis-je ? Je suis avant tout une conteuse. J'aime raconter des histoires par l'écriture, la parole ou le chant. Ma candidature pour le poste de modérateur représente assurément un tournant inattendu dans mon histoire, mais je crois qu'il s'agit d'une occasion unique de faire le point sur le passé pour progresser vers l'avenir dans la foi !

J'ai connu très tôt l'Église et le sentiment d'appartenance, une expérience ancrée dans l'incarnation et le ravissement. Mon père et mon grand-père étaient pasteurs et ma mère était une professeure de musique qui dirigeait parfois la chorale. J'ai été élevée dans des presbytères, essentiellement dans des petites villes du sud de l'Ontario. Je suis la descendante d'immigrants écossais et allemands. Je suis née et j'ai grandi avec la musique, près de Dieu et au sein de l'Église, d'abord l'Église unie des Frères évangéliques chrétiens (Evangelical United Brethren, EUB), qui a rejoint l'Église Unie du Canada en 1968.

L'école, l'église paroissiale et la musique ont toujours fait partie intégrante de ma vie d'adolescente. Sur le mur de ma chambre se trouvait une affiche sur laquelle on pouvait lire : « Sois patient. Dieu n'en a pas encore fini avec moi. » Par la suite, avec les études universitaires, le mariage et la carrière, j'ai eu beaucoup moins de temps à consacrer aux affaires ecclésiales.

Au début de la trentaine, le sacrement du baptême m'a incitée à fréquenter de nouveau régulièrement l'église. Mon mari Ian et moi attendions un bébé. C'est cependant en explorant le sens de mon propre baptême, au cours des 15 années suivantes, que j'ai ressenti l'appel au ministère. J'ai abandonné ma carrière dans un service de nouvelles radiophoniques pour retourner sur les bancs d'école. Après avoir été ordonnée pasteure, j'ai quitté Mississauga, en Ontario, pour m'installer à Fort McMurray, en Alberta, avec Ian et notre fils, Gavin. J'y ai découvert que l'appel de Dieu est plus persistant, communicatif et libérateur que je ne pouvais l'imaginer.

Depuis le début de mon ministère à la Fort McMurray First United Church, en 2010, j'ai connu la joie, la beauté et le ravissement, mais aussi les pleurs et les difficultés. Dieu m'a envoyée là-bas pour

aimer, et l'Esprit a mis sur mon chemin des épreuves que je n'aurais jamais pu imaginer. J'ai appris à aimer les autres, la création, Dieu et moi-même.

L'incendie de 2016 a été l'une de ces expériences difficiles. Pendant l'évacuation, l'exil, puis le retour, nous avons vécu la terreur et le traumatisme, mais nous avons aussi été entourés de soins et de sollicitudes de la part de la famille, des amis et d'étrangers. Les mots de notre confession de foi, « nous ne sommes pas seuls », sont inscrits dans nos cœurs comme jamais auparavant.

Au fil des ans, j'ai exercé mon ministère de façon créative et vivante. J'ai notamment créé des outils d'animation pour une exploration du thème du fils prodigue dans le cadre d'un méli-mélo, organisé une bénédiction d'animaux de compagnie parmi lesquels se trouvait un hérisson, et partagé l'expérience de la grâce d'innombrables manières. La prédication est l'un des aspects de ma vocation qui me procure une profonde joie. Il s'agit aussi d'un élément important de mes services liturgiques. J'ai assumé un rôle de leader au sein de l'équipe du mercredi de la soupe populaire de l'Église baptiste locale, une équipe qui, d'un point de vue théologique, présentait une certaine variété. De plus, en tant que membre fondatrice de la Collaboration for Religious Inclusion (CRI), j'ai eu l'occasion de m'engager dans un partenariat interconfessionnel généreux. J'ai eu aussi beaucoup de plaisir à diriger bénévolement les dynamiques chanteurs de la Golden Years Society. Tout au long de ma carrière, j'ai été encouragée et soutenue et on m'a donné à plusieurs reprises l'occasion d'œuvrer au sein du Consistoire de Yellowhead et du Synode de l'Alberta et des Territoires du Nord-Ouest. J'ai notamment eu le privilège d'assumer la fonction de déléguée aux 41^e et 42^e CG ainsi que celle de représentante du synode auprès de l'Exécutif du Conseil général. J'ai en outre siégé au Comité national des nominations et œuvré en tant qu'animatrice pour la Révision globale.

Je crois que mon ministère est particulièrement enrichissant quand je perpétue les traditions de service et quand je participe à une démarche d'exploration collective. Les diverses activités de mon ministère m'offrent régulièrement l'occasion de mener des réflexions théologiques : la participation à des événements interconfessionnels, la lecture de volumineux rapports pour les rencontres du Conseil général, la confection de matériel d'animation pour le méli-mélo, la préparation de prédications, la création de marionnettes pour les enfants ou l'introspection pour constater la présence accrue de la grâce divine en moi. Le ministère est, pour moi, une combinaison de travail sérieux et de jeu intentionnel. Parfois, le travail sérieux ne suffit pas !

Dans toutes ces histoires, j'ai connu la joie, le ravissement et le rire sur fond de travail acharné et de défis. J'ai aussi connu l'amour et l'espoir en tant que leader au sein de notre Église Unie et dans ce monde que Dieu aime tant.

Énoncé au sujet de l'Église

Le souffle de la vie, le souffle de la création, le souffle de l'Esprit : un souffle naturel et intuitif, un don de joie et de ravissement.

Les bébés le savent : il suffit de regarder leur ventre se soulever lorsqu'ils respirent. Quand avons-nous cessé de respirer de cette façon ?

Les premières leçons de chant que j'ai suivies étaient à la fois excitantes et frustrantes. J'avais l'impression d'avoir perdu tout contrôle sur mon souffle. En réalité, j'étais en train d'apprendre à respirer différemment, comme je l'ai compris par la suite.

Les changements structurels récents et les changements sociétaux qui se font sentir depuis plusieurs décennies offrent à l'Église Unie du Canada la possibilité de découvrir, d'apprendre et de développer une autre façon de respirer.

À quand remonte la dernière fois que vous avez ri, joué, dansé ou que vous vous êtes amusés à l'église ? Le plaisir ne devrait-il pas, au même titre que les louanges, les complaints et la quête de calme, avoir sa place dans les rassemblements des disciples de Jésus ayant été poussés par l'Esprit dans le monde, dont nous faisons partie intégrante, vers ce Dieu qui crée toutes choses et qui, incroyablement et merveilleusement, veut connaître et être connu. Je m'interroge à savoir comment l'Église Unie pourrait faire du ravissement intentionnel et du jeu une discipline spirituelle. Dans les Proverbes 8,30-31, la Sagesse, le premier acte de la création, se rappelle être aux côtés de Dieu comme un maître d'œuvre, ou peut-être comme un enfant chéri, et faire jour après jour ses délices, jouer devant Lui en tout temps, jouer avec le monde, avec sa terre, trouvant son ravissement parmi les humains. Je me demande comment le culte, le travail et le ravissement intentionnel pourraient ne faire qu'un.

La justice peut également être ancrée dans le ravissement divin. La justice ancrée dans le ravissement est porteuse d'un espoir de réconciliation, un espoir qui prend parfois la forme d'une étincelle dans l'œil ou d'une lueur chaleureuse. La justice ancrée dans le ravissement nous oblige à remonter nos manches et nous empêche de regarder ailleurs ou de nous détourner du dur labeur que Dieu nous a confié. Nous devons ainsi continuer de manifester encore plus explicitement notre engagement envers des relations justes, notamment en répondant aux appels à l'action de la Commission de vérité et réconciliation (CVR) pour les Églises ; développer, au-delà des apparences, notre caractère interculturel ; nous assurer que notre structure, nos actions et nos discours reflètent notre engagement envers la justice malgré les difficultés ; engager des conversations embarrassantes et courageuses sur le thème du privilège : le privilège des blancs, des hommes, des hétérosexuels ou des personnes physiquement aptes, des privilèges que certains d'entre nous ont tendance à négliger, alors que d'autres en sont douloureusement conscients.

Si elle est approuvée, la restructuration de l'Église Unie entraînera la suppression des consistoires et des synodes. Nous serons toujours *nous* dans le nouveau modèle de gouvernance, mais d'une manière qui ne nous est pas familière. Nous pouvons sans doute nous considérer comme une Église qui vit un traumatisme. Or, nombre des histoires de nos prédécesseurs dans la foi sont liées à des traumatismes. Il suffit de penser au déluge, à l'exil à Babylone ainsi qu'au retour, à la mort de Jésus ou à la naissance et à l'expansion de l'Église primitive. Les Écritures racontent les histoires de nos ancêtres dans la foi, des ancêtres qui ont été menés, accompagnés et recréés par un Dieu fidèle et aimant, le Christ ressuscité et l'Esprit vivifiant.

Dans la réalité post-traumatique qui a suivi l'incendie de Fort McMurray, la respiration a été l'un des principaux outils de guérison. Quand les souvenirs d'un traumatisme refont surface, un bon moyen de rester ancré dans le présent est de se connecter au souffle en pleine conscience.

Les réactions aux traumatismes varient selon les individus : paralysie, hyperactivité, déni, anxiété. Je me demande si ces réactions peuvent aussi être observées chez une Église comme la nôtre. Or, si nous voyions ce changement comme une occasion d'apprendre à respirer différemment ? Comment pouvons-nous discerner et incarner l'Esprit, qui nous insuffle une nouvelle voie ?

Grâce à la générosité de la famille de l'Église Unie, la pasteure Diane Strickland, spécialiste du soutien post-traumatique, a accompagné les fidèles de la Fort McMurray First United Church au cours des deux dernières années. Je vous transmets les sages paroles qu'elle a souvent répétées à l'intention de notre communauté : « Après un traumatisme, il y a des choses que vous ne serez plus jamais capables de faire. Et il y a aussi des choses que vous serez capables de faire que vous n'auriez jamais cru pouvoir faire. »

L'expérience du traumatisme m'a appris plus que je n'aurais jamais pu l'imaginer. J'ai appris au sujet de Celui qui me sert d'ancrage. J'ai appris que le rire pouvait soudain s'engouffrer dans le vide fébrile de la terreur et qu'une communauté éparse pouvait être dans un même temps solidaire et être soutenue par une communauté encore plus large. Je me suis aussi rendu compte que je sais très bien jouer, et ce, que je devienne ou non modératrice.

Je crois que l'Église Unie du Canada se situe à un point tournant, comme souvent au cours de son histoire, et que son avenir est rempli de promesses, de justice, d'une nouvelle vie, de joie et de ravissement.